

La nature comme symbole

Robert Lalonde, *Sept lacs plus au nord*, Paris, Éditions du Seuil, 158 p.

Claudie Stanké, *L'anse-pleureuse*, Ville LaSalle, Hurtubise HMH, collection « L'Arbre », 1992, 132 p.

Sylvain Rivière, *La belle embarquée*, Moncton, Éditions d'Acadie, 1992, 236 p.

Gabrielle Pascal

Number 70, Summer 1993

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/38604ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (print)

1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Pascal, G. (1993). Review of [La nature comme symbole / Robert Lalonde, *Sept lacs plus au nord*, Paris, Éditions du Seuil, 158 p. / Claudie Stanké, *L'anse-pleureuse*, Ville LaSalle, Hurtubise HMH, collection « L'Arbre », 1992, 132 p. / Sylvain Rivière, *La belle embarquée*, Moncton, Éditions d'Acadie, 1992, 236 p.] *Lettres québécoises*, (70), 16–17.

Robert Lalonde, *Sept lacs plus au nord*, Paris, Éditions du Seuil, 158 p., 22,95 \$.

Claudie Stanké, *L'anse-pleureuse*, Ville LaSalle, Hurtubise HMH, collection «L'Arbre», 1992, 132 p., 16,95 \$.

Sylvain Rivière, *La belle embarquée*, Moncton, Éditions d'Acadie, 1992, 236 p., 21,95 \$.



La nature comme symbole

Dans notre littérature, la nature devient souvent une sorte de personnage. Voici trois romans où elle joue des rôles différents.

ROMAN

Gabrielle Pascal

IL Y A PLUS DE DIX ANS, Robert Lalonde publiait son premier roman dans lequel il décrivait l'initiation d'un jeune garçon, Michel, aux joies de la liberté par un Indien de la réserve d'Oka. Nous retrouvons ce héros, devenu homme dans *Sept lacs plus au nord* dont il est aussi le narrateur. Cette fidélité, après cinq autres romans, au monde autochtone a une résonance particulière, car c'est de l'intérieur que Lalonde décrit cet univers, lui qui sent couler tumultueusement son «quart de sang sauvage».

L'Histoire et l'histoire

Les événements historiques ont de tous temps inspiré les créateurs de fiction. Mais dans ce cas-ci, c'est plutôt l'inverse qui se produit. L'Histoire a, en quelque sorte, écrit des pages relevant de la thématique de Lalonde en nous décrivant, sur le mode dramatique, le face à face des deux races. Et ces faits réels, l'écrivain les replace dans son univers romanesque. Car dès le début de son récit, le narrateur se présente ainsi : «Double vie. Polarités irréconciliables et pourtant jointes, réunies, accolées par force au plus enfoui du corps [...] le rouge et le blanc mêlés» (p. 122). Et il nous entraîne dans un voyage insolite vers le lieu où, Kanak, l'ami indien de ses treize ans, lui a donné rendez-vous. Au-delà du temps et des chars d'assaut.

La nature médiatrice

À ce conflit d'identités que le narrateur vit au cœur de lui-même, la nature offre un miroir. Elle aussi apparaît comme victime de violence. Michel décrit le lac de son enfance «empoisonné lentement mais sûrement, au mercure, à la gazoline, aux excréments humains» (p. 20). Passant en voiture près de ses berges, il lui semble que la mort du lac et celle de son père, emporté par un cancer, ont eu lieu en même temps. Mais, plus forte que ses ennemis, la nature apporte au narrateur une libération physique intense : «Un desserrement délicieux, les valves du cœur qui travaillaient formidablement, l'air presque liquide du matin qu'il buvait sans s'étouffer.» (p. 23) Michel découvre ainsi qu'en plongeant son corps dans une griserie bienfaisante, la forêt réconcilie ses deux identités.

La mère réconciliatrice

Le voyage du narrateur de lac en lac se double d'un itinéraire symbolique plus secret, d'un retour aux sources de l'enfance à travers une intimité nouvelle avec sa mère, Angèle la blanche iroquoise. Celle-ci devient, comme la nature, un miroir où Michel peut se reconnaître et s'accepter. Il décrit ainsi le rituel de leurs retrouvailles : «Tendrement, lentement, savamment, la toucher, se laisser toucher par elle. Laisser les mains explorer, les yeux fouiller, essayer de saisir comment va le corps, le cœur, ce qui survit, ce qui s'effondre.» (p. 28) C'est Angèle qui fait revivre le souvenir de Louis-Paul, le peintre, père de Michel. C'est aussi elle qui lui donne le message envoyé par son ami avec un plan pour le rejoindre. Elle devine que chez son fils l'affection pour Kanak participe d'une quête de lui-même, car c'est «l'Indien, le corps de l'Indien en lui, qui a transformé le chaos en ordre, parfois même en harmonie» (p. 42). Mais cela est-il toujours possible au moment des affrontements d'Oka ? C'est pour s'en assurer que Michel entreprend ce voyage vers Kanak.

Les étapes initiatiques

Avec une belle maîtrise des symboles et le sens des signes, Lalonde fait de ce retour aux origines un voyage initiatique. Angèle qui, à demi-sorcière, entretient un rapport ambigu avec le réel et la vie est son guide et sa complice. En répertoriant les voix et les rires de sa mère, en déchiffrant les métamorphoses de son visage, le narrateur se retrouve : «C'est moi que j'ai devant moi, c'est mon corps ratatiné et plein de passion encore, flétri et tendre, cruellement tendre !» (p. 51) En nageant avec elle dans un lac, comme autrefois quand Louis-Paul dessinait à l'ombre, Michel redevient poisson et loutre, et croit revivre la fable de son enfance. Il retrouve là l'envie que lui inspirait le talent de son père, «ce dieu fabriquant ses mondes sans entraves» (p. 106). Mais Angèle l'en délivre, comme elle a depuis toujours «su vider le malheur de son venin à force de patience et de simplicité» (p. 123). Un peu avant la fin de leur périple, l'auto cale contre un rocher et cela leur réserve une arrivée plus poétique : c'est sur un radeau qu'ils atteignent le dernier des lacs. Et au moment où Michel va succomber au désespoir, ne voyant plus que gribouillages dans le croquis que l'Indien



Robert Lalonde

a tracé, la lune éclaire la rive hospitalière et la silhouette de Kanak venu au-devant d'eux sur la plage.

Dans ce récit où il poursuit un souvenir de bonheur lié à l'enfance, Lalonde présente une interrogation passionnée et inquiète sur l'identité. Par sa double appartenance, il nous parle avec éloquence de notre double origine à tous, c'est-à-dire des mystères de la filiation. Et il répète obstinément que, dans notre corps qui vieillit, survit intact un cœur qui ne se rend pas. Il crée aussi dans ce roman un des plus beaux personnages de mère de notre littérature. *Sept lacs plus au nord* est un livre sur l'amour, l'amour de soi sans lequel il n'en est point d'autre.

La nature pour renaître

Claudie Stanké a publié déjà deux romans en collaboration avec Marc Parson. Avec *L'anse-pleureuse*, elle se lance en solo dans l'aventure d'écrire. Son récit à la première personne correspond à une longue nouvelle, ce qu'on appelle maintenant une *novella*.

Une dispute d'amoureux entre Léonie, jeune critique de cinéma montréalaise et son ami Christian qui se rend en Gaspésie pour affaires, amène celle-ci à descendre de voiture avant Percé, leur destination et à se retrouver seule dans une anse retirée. Entre ce lieu et l'état d'esprit de Léonie, une communication s'établit d'entrée de jeu. La nature lui apporte une sorte de renaissance : « Il y a des paysages qui vous rendent fous d'amour, qui vous font gonfler le cœur [...] Je suis restée là immobile à contempler l'horizon, à chercher du regard la ligne d'arrivée et je me suis perdue là où le ciel et la mer se confondent. » (p. 22)

Un triangle original

Léonie est accueillie par un couple d'âge moyen dans une auberge fermée pour rénovations. Nadine qui est sculpeuse et son mari Vincent acceptent d'abord de la loger une nuit en attendant l'autobus du lendemain pour Montréal. Mais, finalement, Léonie reste plus longtemps que prévu et, progressivement, des liens se tissent entre elle et ce couple à connotation parentale dont les deux protagonistes ne manquent pas de séduction. La narratrice décrit ainsi le bien-être qu'elle découvre chez ses hôtes : « Il me sembla alors que nous n'allions jamais nous quitter, que cette amitié qui naissait serait à l'épreuve de tout malentendu et résisterait à n'importe quel caprice. » (p. 99) Auprès de Nadine, dont elle devient le modèle pour une œuvre de terre glaise, Léonie ressent une attirance sensuelle. Par ailleurs, elle se délivre de certains souvenirs d'enfance qui lui pèsent en les confiant à Vincent. Cette halte imprévue loin de chez elle amène Léonie à tenter de faire le point sur son mal de vivre, à affronter, par exemple, le chagrin toujours vivant que la séparation de ses parents lui inspire comme aussi le fait qu'elle a été privée de sa complicité avec son frère Loïs, resté avec son père. Elle évoque aussi l'incommunicabilité qui caractérise ses rapports avec sa mère, décrite comme tout absorbée par des rancœurs qui entraînent sa froideur et son obésité. Elle porte aussi un regard neuf sur sa relation avec son ami Christian : « Au fil des jours nos différences, nos ressemblances s'étaient accordées pour former une douce harmonie. Mais peu à peu ce petit bonheur donna à chacun la force d'affirmer ses besoins, ses envies. Ce que l'on appelle l'accord avec soi-même donna alors naissance à notre désaccord commun. » (p. 14)

Avant que l'héroïne n'ait décidé d'accepter ou non l'offre de ses nouveaux amis de travailler avec eux à l'Auberge, un accident fatal met

fin à l'harmonie du trio. La voiture de Vincent glisse sur la chaussée mouillée et le roman se termine sur le couple des deux femmes, la plus jeune consolant la veuve et décidant de rester auprès d'elle. Léonie trouve ainsi la mère et le but qui lui manquaient. En ce sens, cette fin est moins convenue qu'il ne paraît, car elle répond à une authentique pulsion de l'héroïne. Dans ce premier roman, Claudie Stanké décrit assez bien ce qu'il y a d'imprécis dans le désespoir des jeunes comme aussi les difficultés, pour certains, de surmonter les frustrations nées de l'éclatement des familles. Souhaitons que dans son prochain roman, tout en conservant son style sobre et déjà personnel, elle fasse autant confiance à son inspiration qu'à sa technique.

La nature comme pays

Après avoir écrit de nombreux recueils de nouvelles et de poésie ainsi que des pièces de théâtre, Sylvain Rivière aborde le roman avec *La belle embarquée*. Ce récit d'aventures sur fond historique décrit l'odyssée d'un Acadien qui a survécu, enfant, au grand dérangement, a été déporté en Angleterre et a fui en France. De là, séduit par l'agent recruteur d'une compagnie anglaise, il s'est embarqué comme pêcheur pour la Gaspésie.

Dans ce roman, la nature est incarnée par la mer, celle qui ramène de France le jeune Acadien au Canada, celle qui le nourrit dans le petit port de Paspéya. La terre et les paysages gaspésiens deviennent un substitut de la patrie perdue, l'Acadie, que le héros, Olivier Barillôt, dit Tipon, rêve de retrouver pour venger les parents qu'il a perdus. Ils servent de toile de fond à tous les événements qui se multiplient de 1755 à 1800.

Un univers manichéen

Dans ce récit des misères de la colonisation, on a d'un côté les victimes, de l'autre les maîtres; d'un côté Tipon et ses compatriotes, de l'autre Charles Robin, l'administrateur anglais dont les agents ont engagé des pêcheurs pour en faire des serviteurs. Le combat inégal qu'ils se livrent s'incarne tout entier dans le livre de comptes que tient Robin. Dans le texte, ce livre devient le symbole de l'impuissance des pêcheurs à sortir de leur condition d'exploités, et c'est lui que les émeutiers cherchent à brûler à la fin du roman, comme témoin honni du pouvoir de la Robin Pipon Company. Deux personnages animent cet univers, Tipon et Charles Robin. L'auteur ne s'attache pas à approfondir la psychologie de ces deux héros antithétiques. Il ne les utilise que comme supports de l'émotion qu'il veut faire naître et de l'action dont il multiplie les rebondissements.

Une action très nourrie

Rivière crée une série d'événements qui animent la vie familiale de son héros : mariage, naissances et deuils. Et il les insère dans une série de faits historiques dont il exploite le pittoresque. Les escarmouches des Micmacs, les pillages des corsaires américains exaltés par la guerre d'indépendance rendent plus haletante l'existence côtière et nourrissent le sombre destin de Tipon et de ses compatriotes.

On lira ce roman pour les aventures qu'il raconte et les événements dramatiques qu'il rappelle. Rivière, qui est Gaspésien, se sent solidaire des déportés acadiens parce que, symboliquement, toutes les colonisations se ressemblent.



Claudie Stanké

